

Frans Masereel : l'un des artistes les plus saisissants du XXe siècle

Karl-Ludwig Hofmann / Peter Rieder (éd.) :

Frans Masereel. 'Wir haben nicht das Recht zu schweigen.' Les poètes contre la guerre
Sarrebruck : Gollenstein, 2015, 140 p.

Landry Charrier

Il y a d'abord eu la biographie de Joris van Parys en 2008¹ suivie, deux ans plus tard, de la rétrospective organisée à Heidelberg (*Frans Masereel. Bilder gegen den Krieg*).² Certaines de ses œuvres ont ensuite été montrées à Metz, Paris, Bilbao et Bonn dans le cadre de manifestations consacrées à la Première et à la Seconde Guerre mondiale. L'exposition qui s'est tenue à Sarrebruck du 21 octobre au 8 novembre dernier a pour ainsi dire constitué le point d'orgue de cette dynamique, une dynamique qui, en l'espace de quelques années, a permis de redécouvrir l'œuvre de Frans Masereel (1889-1972), l'un des artistes les plus saisissants du XX^e siècle. Le catalogue publié à cette occasion est un modèle de genre. Edité par Karl-Ludwig Hofmann et Peter Rieder, il présente 170 œuvres de l'artiste belge ainsi que toute une série de photos dont certaines jusqu'alors inédites. L'ensemble rend parfaitement compte de la monumentalité de son imagerie, des lignes de forces de son engagement et des relations qu'il entretint avec les grands noms de son temps, René Arcos, Johannes R. Becher, Bertolt Brecht, Georges Duhamel, Hermann Hesse, Andreas Latzko, Thomas Mann, Romain Rolland³, Carl Sternheim, Emile Verhaeren ou bien encore Stefan Zweig.

La partie la plus importante de l'ouvrage – la première ; la seconde, quant à elle, traite justement des connexions internationales de Masereel – est divisée en

23 chapitres. Dix d'entre eux sont consacrés à la Grande Guerre et aux xylogravures que celui-ci réalisa pour le compte de petites revues souvent placées sous le patronage moral de Romain Rolland (*Demain, La feuille, Les tablettes*). En élaborant un style net et coupant, en jouant sur les contrastes de noir et de blanc, l'artiste y diffusa une vision apocalyptique de la guerre inspirée, pour une large part, de Hans Holbein Le Jeune (1497-1543) et de Francisco Goya (1746-1828) : les quelque 776 grands formats qu'il fit paraître dans *La feuille* entre août 1917 et août 1920 – une quinzaine ont été reproduites dans le catalogue – en sont des exemples parmi les plus éloquentes.

La suite montre bien la continuité de son engagement dans les années d'après-guerre en même temps qu'elle donne à voir la fascination que l'URSS exerça sur celui qui, pourtant, refusa toujours de s'allier au parti communiste. Ces pages, là encore richement illustrées, permettent d'apprécier les démarches que Masereel entreprit pour permettre au plus grand nombre d'accéder à ses travaux : de façon quasi-systématique, il fit en effet doubler ses « romans en images » d'une édition populaire à moindre coût. Le succès fut au rendez-vous puisque certains d'entre-deux, *Mein Stundenbuch* (1920) notamment, atteignirent un tirage avoisinant les 15 000 exemplaires.

L'entre-deux-guerres fut d'ailleurs la période la plus

1. Joris van Parys : *Frans Masereel. Une biographie*, Bruxelles : AML Editions, 2008.

2. A cet endroit, nous nous permettons de renvoyer à notre article : « En marge de l'exposition *Frans Masereel. Bilder gegen den Krieg. La guerre. Der Krieg*, (Heidelberg, 1^{er} juillet-12 septembre 2010) », *Cahiers de Brèves* 26 (décembre 2010), p. 50-51.

3. Se reporter notamment aux pages 112-117. Les éditeurs y évoquent les illustrations que Masereel a données à Rolland, plus particulièrement, les 666 qu'il réalisa lors de la réédition de *Jean-Christophe* (1925-1927). Plusieurs gravures extraites de *La révolte des machines ou la pensée déchaînée* (1921) ont également été reproduites en grand format. Les pages 16-19, elles aussi consacrées à Romain Rolland, retiennent l'attention pour ce qu'elles donnent à voir des bois exécutés par Masereel pour les versions allemandes et italiennes d'*Aux peuples assassinés*. Rolland est encore mentionné à la page 47 lorsqu'il est question de la mort de Gorki et de l'hommage qu'il lui rendit dans *Vendredi* (édition du 26 juin 1936). Masereel qui se trouvait à l'époque à Moscou, envoya un dessin représentant l'écrivain sur son lit de mort. Celui-ci fut utilisé pour illustrer le texte de Rolland.

faute de sa carrière. Accueillies par des éditeurs de renom (*Insel Verlag, Kurt Wolff Verlag*), ses productions furent également fréquemment reproduites dans la presse allemande, plus particulièrement celle d'inspiration communiste, social-démocrate et syndicaliste. A cela s'ajoutèrent une multitude d'expositions ainsi que de nombreux travaux d'illustration pour les plus prestigieux écrivains de l'époque. Cette notoriété, de même que la nature de son militantisme, valurent à l'artiste d'être « brûlé » par les nazis dans l'autodafé du 10 mai 1933, et d'occuper une place de choix dans les expositions d'art dégénéré, qui circulèrent à partir de ce moment à Mannheim, Karlsruhe, Nuremberg, Chemnitz, Stuttgart, Dessau, Ulm et Dresde. Déterminé à faire entendre sa voix, Masereel multiplia dès lors les publications. C'est notamment à cette occasion qu'il réinvestit le thème de la *Danse macabre*, sujet qu'il avait traité pour la première fois en 1916 mais qui, dans le contexte de la montée des périls, retrouvait toute sa « pertinence. »

La guerre fit naître sous sa plume des dessins d'une poignante brutalité ainsi qu'en témoignent les versions revisitées qu'il donna à ce moment de la *Danse macabre* (1941 et 1946) ainsi que les représentations qu'il jeta sur

le papier lorsqu'il eut connaissance de l'horreur qui s'était jouée dans les camps de concentration (*Remember !*, 1946). Le catalogue est moins prolixe quant à la production des années qui suivirent la fin du conflit. Les quelques dessins reproduits indiquent néanmoins que Masereel, hanté par le spectre d'une guerre atomique généralisée, a poursuivi le combat en faveur de la cause qui était la sienne depuis 1914 : celle d'une humanité pacifiée. « Nous n'avons pas le droit de nous taire, ni d'être indifférent à ce qui se passe autour de nous », écrivait l'artiste en 1939. A l'heure où notre monde semble craquer de tous les côtés, ce message, tout comme les critiques et mises en garde auxquelles il a donné corps, restent d'une terrible actualité.

Ce compte rendu a paru à l'origine dans le numéro n° 1141 (16-31 décembre 2015) de la *Nouvelle Quinzaine littéraire*.

Landry Charrier est Maître de conférences habilité en civilisation des pays germaniques (Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et cultures » (CHEC), F-63057 CLERMONT-FERRAND).